

«Los Años», du bon temps au Printemps des comédiens

Article réservé aux abonnés

Le festival montpelliérain propose des sauts-de-mouton entre décennies avec la pièce limpide et séduisante de Mariano Pensotti ainsi que le premier spectacle en France de Nikos Karathanos, qui réinterprète «Prométhée».



La pièce représente simultanément une personne, chez elle, dans le même décor, à trente ans d'écart. (Isabel Machado Rios)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 16 juin 2022 à 21h52

Et si toute pièce de théâtre réussie devenait inévitablement une machine à se projeter dans le temps, qu'il soit passé ou futur ? Et si c'était même une spécificité peu partagée par les autres arts, non habités par des corps sur un plateau ici et maintenant ? Aussi surannées soient-elles, ces questions chantonnent dans la tête, lorsqu'un hasard de la programmation nous fait voir l'un après l'autre *Prométhée* en grec, immersion étrange dans le texte d'Eschyle comme s'il était contemporain, monté par Nikos Karathanos dont c'est le premier spectacle en France, et *Los Años*, écrit et mis en scène par l'Argentin Mariano Pensotti, également l'une des découvertes de cette édition du Printemps des comédiens. Ce petit rival à Montpellier du festival d'Avignon, doté de six fois moins de moyens mais d'un emplacement magnifique au domaine d'O.

Ces sauts de mouton entre décennies, sont précisément le sujet de *Los Años*, dont la mise en scène et le texte frappent par leur limpidité, alors que tout dans le propos risquait la confusion. La pièce représente simultanément une même personne, chez lui, dans le même décor, à trente ans d'écart, en 2020 et en 2050. En plein air, dans un amphithéâtre moderne, une brise de légèreté saisit, et la pièce séduisante et dépourvue de nostalgie apparaît d'abord comme une fantaisie enfantine, d'autant que les couleurs acidulées renvoient elles aussi à l'enfance. Le plateau est divisé en deux verticalement, et la *split screen* permet de montrer Manuel, un jeune architecte avec sa femme, ses amis, ses utopies et ses conflits à 30 ans, et le même à 60 ans, toujours en couple mais avec une autre femme et une solitude accrue. Selon l'éclairage et les prises de paroles, l'attention se porte plutôt sur une partie de la scène que sur l'autre, et les comédiens comme les spectateurs passent avec dextérité et prestance entre les époques sans jamais que les actions ne s'éteignent totalement dans l'autre champ – finalement comme dans la vie, où l'on est bien obligé de se trimballer avec soi au présent, mais avec l'épaisseur du passé qui surgit inopinément.

Imprévu réjouissant

On dirait une marelle, sauf qu'il ne s'agit pas d'aller en enfer ou au paradis mais de retrouver Raul, un petit garçon orphelin que Manuel a croisé il y a trente ans en filmant les grandes fenêtres d'un appartement inhabité. Une relation se noue, Manuel réussit à inscrire l'enfant à l'école sous une fausse identité et décide de filmer son quotidien. Le succès soudain du documentaire met en lumière l'architecte et le garçon se volatilise. Trente ans plus tard, alors que Manuel doit une nouvelle fois présenter son unique œuvre – dans un cinéma, car oui, nous explique-t-on, en 2020, il y avait encore quelques rares cinéma et surtout une flopée de festivals –, il cherche à le retrouver.

En effet, qu'on se le dise, les politiques écologiques ont réussi au point que la végétation envahit les villes. Autre imprévu réjouissant : les salles de spectacle sont bondées au point que plus personne ne peut croire qu'en 2020, l'habitude était de rester derrière son écran. Si le texte a tendance à multiplier de manière un peu trop répétitive les clins d'œil sur les incroyables années 20, la force des acteurs – formidable Barbara Masso, fil conducteur entre les époques – mais aussi la musique jouée en live, permet à l'illusion théâtrale de fonctionner à plein – sans doute parce qu'on nous montre un futur non-catastrophique – tandis que la scénographie rend tangible ce rêve impossible d'un temps qu'on peut ressusciter et observer sans l'altération de la mémoire.